

toute entière, souffrant à la fois du froid, de la fatigue et de la faim, commençait à murmurer contre son chef qui, sans se contenter des trésors envoyés par Montézuma et sans écouter les prières de ses vétérans, s'obstinait à les conduire dans des lieux désolés où ils périraient tous victimes de sa cupidité. Cortez, inquiet et soucieux, commençait, malgré sa fermeté, à se reprocher en lui-même une obstination dangereuse, quand tout-à-coup, au détour d'un rocher, l'avant-garde commandée par Alvarédo poussa un cri de joie mêlé d'admiration, auquel répondirent bientôt les acclamations enthousiastes de tous les soldats. Du haut de la Sierra, Cortez, le vaillant Cortez montrait à son armée la terre promise à leur vaillance.

« Figurez vous, mes amis, un mélange pittoresque d'eaux, de bois, de plaines cultivées, de cités étincelantes, de collines couvertes d'ombrages, qui se déroulaient comme un riche et brillant panorama aux yeux des Espagnols. A leurs pieds s'étendaient au loin des forêts de chênes, de sycomores, de cèdres; puis au-delà, des champs de maïs et de hauts aloës formant bordure autour de jardins en fleurs. Au centre de cet immense bassin, des lacs dont les bords étaient parsemés de villas et de hameaux; enfin, au milieu s'élevait la belle cité de Mexico avec ses blanches tours, et ses temples pyramidaux, la Venise des Aztèques reposant comme sa rivale au sein des eaux. Au-dessus de tous ces monuments, se dressait le tout royal de Chaltepéc, résidence des monarques mexicains, couronné de gigantesques massifs de cyprès. Dans le lointain, au-delà des eaux bleues du lac, on apercevait comme un point brillant Tezcuco, la seconde capitale de l'empire, et, plus loin encore, la sombre ceinture de porphyre qui servait de cadre au riche tableau de la vallée. »

— Mon Dieu ! monsieur, interrompit un apprenti teinturier, je suis fâché de vous arrêter, mais, comme vous avez annoncé au commencement que chacun aurait le droit de faire ses observations, je voudrais vous en faire une petite, et voilà ce que c'est : J'ai comme ça un pays qui revient du Mexique où il a fait campagne, et y me disait n'y a pas deux jours :

« Vois-tu, petit, tout à l'entour de la capitale n'y a que poussière, à cause qu'il manque d'eau si tellement qu'il faut faire quatre kilomètres pour arriver jusqu'au lac qui est la plus prochaine. Je pense qu'il aura voulu plaisanter. »

— Non, Bastien, au contraire, tout ce que vous a dit votre camarade est très-vrai.

— Mais alors ? continua l'ouvrier surpris.

« A seize ans, vous avez les cheveux noirs, reprit mon père en souriant, mais à soixante-dix, ils seront blancs, et cependant ce seront toujours vos cheveux, seulement l'âge en aura changé la couleur. Eh bien ! mon ami les villes font comme les hommes, elles changent en vieillissant. Cholula avait quarante mille maisons quand Cortez y arriva, les Français en ont trouvé mille tout au plus. Le plateau de Popokatépetl a étonné les Espagnols par sa fertilité : ce n'est plus qu'une plaine désolée, ravivée par les torrents, et où l'herbe même ne pousse plus. De même le grand lac salé du bassin de Mexico a perdu beaucoup d'eau par suite, non-seulement de l'évaporation très-rapide à une si grande hauteur, mais aussi par la destruction des forêts qui entretenaient l'humidité du sol, et surtout par le creusement de deux grands canaux d'écoulement qui ont mis à sec plusieurs kilomètres de cette mer intérieure autour de la ville. Du reste, telle qu'elle est aujourd'hui, la capitale du nouvel empire est sans contredit une des plus belles du Nouveau-Monde. Ses monuments de porphyre et de spilite ont un caractère majestueux et grandiose qu'on retrouverait difficilement ailleurs. Sa cathédrale entre autres, au dire d'un sayant géographe, surpasse par la richesse de ses ornements toutes celles des deux hémisphères. La balustrade du maître-autel est d'argent massif, les statues de la Vierge et des saints couvertes de pierres précieuses, et la lampe d'argent du sanctuaire si vaste que trois hommes peuvent entrer dedans pour la nettoyer. »

— Mon pays m'a bien dit cela en effet.

— Alors vous voyez que nous sommes d'accord. Vous n'avez plus rien à me demander ?

— Non, monsieur, je vous remercie.

— Eh bien, alors, mes amis, à une prochaine séance.

## CHAPITRE VIII.

*Dans lequel la pipe quitte le Mexique après avoir changé plusieurs fois de maître.*

« Le reste du voyage des conquérants jusqu'au bord du lac ne fut qu'une suite de découvertes et d'enchantements. Trois larges chaussées, aboutissant à la capitale comme les rayons d'une étoile, servaient de communications entre la ville et les rivages de la mer intérieure. A l'entrée de la principale digue de quatre ou cinq milles de longueur, une ambassade d'honneur attendait les hommes de la destinée : elle était composée des plus grands seigneurs Aztèques, sous la conduite du roi de Tezcuco. Dès que Cortez parut, les Mexicains s'avancèrent au devant de lui. Les gardes de l'empereur, armées de lances et d'épées, les premiers, en ordre sous la bannière verte qui était leur drapeau ; derrière eux et sur deux rangs, venaient les seigneurs portant le maxlat ou ceinture de coton, le casque, la cuirasse et un large manteau de plumes ; leurs cous et leurs bras étaient ornés de colliers d'or, de bracelets en mosaïque, de turquoises ; à leurs oreilles et à leurs lèvres inférieures brillaient des pierres précieuses enchâssées dans de croissants d'or. Des pages magnifiquement vêtus occupaient le centre de cette double ligne portant sur des brancards les présents destinés aux Espagnols, boucliers et plats d'or, bassins remplis de pierreries, étoffes somptueuses, manteaux de plumes, casques pleins de poudre d'or, en un mot, tout ce qu'ils pouvaient supposer devoir rassasier l'avidité des conquérants. Cacamatzin, suivi de ses gardes, fermait la marche : il ne tarda pas à paraître, assis dans un palanquin d'une richesse inouïe, sous un dais de plumes vertes supporté par des colonnettes d'un travail curieux. A son approche, les rangs s'ouvrirent, ses officiers balayèrent la terre avec leurs manteaux et les étendirent sous ses pieds quand il descendit pour fléchir le genou devant l'intrépide Fernand Cortez et lui offrir son palanquin. Après les cérémonies d'usage et l'acceptation de ces présents par son chef, l'armée, reprenant sa marche s'engagea à la suite de l'ambassade le long de la chaussée. Tout autour de cette poignée d'aventuriers émerveillés de tant de pompe, de légères pirogues glissaient sur le lac. Les Espagnols éprouvèrent une vraie surprise en voyant les Chinoupas, îles véritables, revêtues de fleurs et de végétation, flottant comme des radeaux à la surface des eaux, et, tout le long du rivage, de petites villas groupées par blanches masses qui, s'avancant quelquefois jusque dans la mer, ressemblaient de loin à des compagnies de cygnes sauvages balancés mollement sur les vagues. »

« Bientôt on atteignit Mexico au milieu d'une foule immense, curieuse mais triste. Les Espagnols, protégés bien plus encore par la terreur superstitieuse qu'ils inspiraient que par leur propre vaillance et la supériorité de leurs armes, s'avancèrent à travers des rues coupées d'innombrables canaux vers le palais que Montézuma leur avait désigné comme logement, et où bientôt, avec une pompe qui rappelle les splendeurs des mille et une nuits, il vint rendre visite au descendant de Quetzalcoatl et passer à son cou un grand collier d'or, en lui disant : « Ce palais vous appartient ; je vous en fais présent pour vous y reposer de vos fatigues. »

« Tout semblait sourire aux conquérants. Croulés de richesses, et à cause de cela même plus avides que jamais, enorgueillis de leurs victoires et se croyant désormais invincibles, ils s'imaginèrent n'avoir plus rien à craindre et agirent en maîtres insolents vis-à-vis de la population tout entière. »

« Le jour, Montézuma endormait leur vigilance par des marques de la plus humble soumission et

ne semblait plus se soucier de ses dieux ; mais la nuit, au fond de son palais, prosterné devant l'image du dieu de la guerre, la pipe vénérée qu'il était parvenu à dissimuler aux yeux de ses vainqueurs, il invoquait Huitzilopochtli et lui promettait, au jour de la délivrance, d'arroser du sang des étrangers la pierre noire de son autel. »

« Guatimozin n'avait pas reparu à la cour ; déguisé en homme du peuple, il surveillait ses ennemis et conspirait dans l'ombre, avec Cuitlahuac, frère de l'empereur, et les caciques Xénocuatl et Quauhpopoca. »

« Un matin, deux soldats espagnols furent trouvés assassinés près du palais. Une main inconnue avait arraché leur cœur après leur avoir ouvert la poitrine. C'était un défi jeté au nom des dieux insultés. Cortez y répondit par l'entreprise la plus téméraire : il enleva l'empereur pour en faire son prisonnier et son otage, le mit aux fers de sa propre main, et, en sa présence, fit juger, condamner et brûler vif Quauhpopoca sur le simple soupçon qu'il pouvait être l'auteur du crime. »

« Le supplice d'un chef influent, la honte infligée au fils du Soleil et retombant sur tout le peuple Aztèque, bien loin de comprimer les sentiments de haine qu'excitait la présence des Espagnols, ne fit qu'irriter davantage les esprits. Cacamatzin, roi de Tezcuco, d'abord si favorable aux hommes de la destinée, ne vit plus en eux que de sacrilèges imposteurs, et, courageux jusqu'à la témérité il osa exprimer hautement son indignation et organiser la résistance. Son intention était de sauver Montézuma ; ce fut par Montézuma même qu'il fut traitreusement livré à Cortez qui le fit mettre à mort. Le conquérant espagnol, sûr dès lors de l'avalissement de son captif devenu son complice, le força à reconnaître la suzeraineté du roi d'Espagne, qu'en présence des seigneurs de l'empire il déclara maître légitime de tout le Mexique. Ce n'était pas assez encore : Cortez malgré les conseils du Père Olmédó, voulait abolir non-seulement les sacrifices humains, mais d'un seul coup abattre la religion de la nation de l'Alnalhuac. Montézuma essaya en vain de résister à cette volonté de fer, il fallut plier. La statue de Huitzilopochtli fut renversée de la plateforme du plus grand de ces temples et la messe célébrée aux yeux de tout le peuple indigné de cette profanation sur un autel construit avec les ruines du sanctuaire vénéré. La fierté de la noblesse voulut protester ; elle s'assembla dans un autre temple pour célébrer la fête de la divinité outragée. Alvarédo, escorté de ses soldats, accourut, ferma les issues, et fonçant à l'improviste sur les adorateurs des idoles, en massacra six cents au nom de la religion, mais en réalité par avarice et pour s'emparer des richesses dépourvues de ses victimes. »

(A continuer)

## L'OUVRIER DOIT LIRE.

Et c'est pour l'ouvrier spécialement que nous avons fondé ce journal.

Un moyen que nous avons employé, réussit un peu : c'est le présent hebdomadaire. Nous avouons, cependant, que vu nos ressources qui sont nulles, si petites que soient les dépenses, nous nous en apercevons.

Humblement, nous sollicitons pour les pauvres ouvriers, nos lecteurs,

### LES RICHES.

de faire choix dans leur mille et un rien, de quelques petites choses, soit chromos, cadres, albums, etc., etc., dont, bien entendu, nous demanderons qu'on nous fasse présent.

Chaque semaine, au lieu d'une devinette, nous en mettrons deux, ou trois, et plus s'il le faut, chaque réponse juste (et tirée au sort), méritera un présent.

C'est donc la collaboration des gens aisés et instruits que nous demandons, pour forcer à lire et s'instruire les ouvriers pauvres et ignorants. Forts de notre intention, nous remercions d'avance les généreux donateurs de la bonne œuvre qu'ils vont faire.